

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 1

Artikel: A qui la parole ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220799>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A QUI LA PAROLE ?

ON annonçait, ces jours derniers, la disparition très prochaine d'un organe régional de notre canton. Son propriétaire et ses rédacteurs ont lutté tant qu'ils l'ont pu contre les difficultés économiques dont souffrent aujourd'hui nombre d'entreprises de tout genre, grandes et petites. Ils n'étaient soutenus dans cette lutte que par l'espoir, plus ou moins chimérique, hélas ! de jours meilleurs. Ces jours meilleurs ne viennent pas, et ce retard aggrave de plus en plus la situation, à laquelle rien ne peut plus porter remède. Il faudrait une augmentation appréciable du nombre des abonnés et du produit de la publicité. Cette augmentation ne se produit pas. C'est donc la fin. Il ne reste plus qu'à faire aux lecteurs des adieux aussi touchants que désespérés. Et c'est alors un journal de moins.

Eh ! bien, la situation du journal dont nous venons de parler est plus ou moins celle du *Conteur*, actuellement. Oh ! pourquoi cacherions-nous la chose à nos amis et lecteurs, car nous avons le précieux privilège d'en posséder encore ! Désespérer d'eux serait ingrat ; ils nous ont déjà donné tant de témoignages de leur sympathie et de leur fidélité.

Nous croyons d'autant plus devoir ne rien cacher que notre désir est de leur poser quelques questions, auxquelles, nous n'en doutons pas, ils voudront bien répondre, en toute franchise.

Le *Conteur*, qui a soixante-cinq d'existence — un joli âge —, le *Conteur*, qui, alors que tant d'autres ont sombré, a survécu à la guerre, en dépit de l'extrême modestie de ses ressources, a-t-il fini son temps ?

Ah ! sans doute, les personnes âgées, qui sont parmi les plus fidèles des amis du *Conteur*, s'en vont, hélas ! les unes après les autres, laissant autant de places vides dans les rangs des abonnés.

Et ces vides ne sont pas comblés, car les jeunes, aujourd'hui, ne prennent plus intérêt aux idées dont notre journal fut longtemps l'organe et l'écho. Et puis, ils ne comprennent plus le patois, qui s'est réfugié dans le *Conteur*. C'est là, on voudra bien le reconnaître, croyons-nous, qu'il est dans son véritable élément. D'autres journaux, usant d'un droit qu'on ne saurait leur contester et animés d'un louable esprit patriotique, ont voulu, eux aussi, accorder, dans leurs colonnes, une place au patois. Leur bonne intention ne fut pas récompensée ; ce ne furent que d'éphémères tentatives. Ailleurs que dans le *Conteur*, le patois est en exil.

Pour les amateurs du patois, notre petit journal constitue une mine précieuse. Lorsque ce cher Victor Favrat publia son recueil « Po recafa » (Payot & Cie, éditeurs), c'est dans le *Conteur* qu'il trouva un grand nombre des morceaux qui composent cet amusant recueil, le seul en son genre, chez nous. Tout bon Vaudois devrait avoir cet ouvrage sur l'un des rayons de sa bibliothèque. De même, tout bon Vaudois ou se disant tel devrait avoir, chaque samedi, sur sa table, le *Conteur*.

N'est-ce pas votre avis ? Aussi nous permettons-nous de vous renouveler notre question : « Le *Conteur* a-t-il fini son temps ; ne répond-il

plus aux idées et aux besoins actuels, et le rôle, tout modeste soit-il, qu'il a joué dans notre vie vaudoise est-il fini ? »

Dans une réunion intime, récente, de quelques-uns de ses meilleurs et plus fidèles amis, convoqués justement pour s'entretenir du sort du *Conteur*, il a été convenu, après une discussion dans laquelle chacun a exprimé librement son avis, qu'il fallait persévérer. Cette résolution, bien qu'elle n'ait pas un caractère officiel, est un encouragement. Mais il ne suffit pas de quelques amis, groupés autour d'un vieux flacon, dont le contenu savoureux prédispose les cœurs à la bonté, prennent pareille décision. C'est aux abonnés, anciens et futurs, oui, futurs, qu'appartient le dernier mot. C'est à eux de prononcer le verdict final.

Le *Conteur* doit-il vivre ou mourir ?

La discussion est ouverte.

La Rédaction.

Une piste. — Mon chien est étonnant ! Il a un flair merveilleux et me découvre à la piste où que je me cache. Dernièrement, après l'avoir enfermé dans ma maison, je m'en vais seul, par la route, déjeuner chez un ami qui habite à dix-huit kilomètres. Je n'étais pas arrivé depuis dix minutes que j'entends aboyer à la grille... C'était mon chien, essoufflé, tirant la langue, mais tout joyeux de m'avoir pas perdu ma piste pendant ce long trajet... Hein, quel flair ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Que vous devriez prendre un bain.



ON MOO

D'U quaque dzo, l'affère allève pe mau po lo vilhio : l'avâi dâi z'èpouint, dâo ronmati et dâi motse devant lè get. Lè dzênâo lâi fasant onna mau de voleu. Sè lèvâve oncora, mâ l'ètâi tant râipau que l'arâi atant amâ restââo lhi. Lè dzein lâi desant :

— Vo faut fère à veni lo mâidzo !

— Lâi a pas de mâidzo que fasse, repondâi lo vilhio. D'ailleu Pantsaud l'è via, Jean-Louis l'è bas et lè z'autro sè recorderant trâo grand teimps et quand l'arant trovâ ma maladi sarâi trâo tard. Sé prâo cein que l'è. Su vilhio et pu l'è tot.

Tot parâi vègnâi tot fliappi et tot cassâ. A tsalânde l'avâi zu rido frâi. Pouâve pas sè ret-sâodâ lè pi. L'avâi voliu sè lèvâ tot parâi.

Lè dzein fasant :

— Ein a oncora po houit dzo, la vilhio ! » Fasâi lo crânô : — Vu crèvâ de poueinte, que sè desâi.

L'autro devant hiè et devant hiè, s'è cheintu pllie mau, lè refreson l'eimpougnivant, brelantsive quemet on hommo sou. Fasâi pedhi.

— Pouïro vilhio ! que desant lè boûne z'ame.

Hiè, lo treint'ion, quand s'è saillâ l'a peinsâ :

— Sti coup, su fotu !

Dein lè tserrâire, lè dzein que lo reincontrâvant verivant lè get po ne pas lâi fère vère tot cein que l'âo passâve pè la titâ.

— L'è po vouâ, que sè desant.

Et l'allâvant dein lè bouteque atsetâ dâi taquenisse, dâi flliâo, dâi couronne, dâo mourguet, dâi trabllette à la bise et tote sorte de bâogrerri. L'è que lè dzein l'amâvant bin et volliâvant lâi fère on bi l'einterrâ et on pucheint satâmo.

Tot parâi devè lo né, lo vilhio s'ètâi reireint, l'ètâi vègnâi à rein. Lè dzein fasant pe rein mè atteinchon à li. Desant :

— A la miné l'è fotu !

Vè la miné, lo vilhio l'a oïu on grand tredon pertot ; dâi coo que bramâvant, dâi z'autro que fasant : « Iou ouh ouh ! », que sè remollâvant, que recaffâlâvant.

Lo vilhio peinsâve :

— L'è dinse que mè regrettant. Et tot parâi n'è pao ètâ pe croûio que lè z'autro. Quand su vègnâi âo mondo, lutsèhyvant ti. Cein que l'è que la vya.

Tot d'on coup l'a oïu lè cliotse sounâ : « Drelin ! drelin ! bon ! bon ! Guelin ! »

Lo vilhio l'a de :

— Adieu à ti ! Ma cortèia (aiguillée de fil) l'è finya.

L'è tsesâ, lo pouïro vilhio, moo.

Et s'è passâ onn'affère courieuse. A la vi que l'è moo, dein la breson de la fita, justo à la pllièce que l'ètâi, on dzouveno, qu'on avâi jamè zu vu, tot plliein de biau boiquet pertot, s'è lèvâ et l'a de :

— L'è mè que vigno preindre la pllièce âo vilhio. Salut à ti.

Et lè dzein l'ant bramâ :

— Mille nâo ceint veingte-six l'è moo ! Vive nâo ceint veingte-sat !

Et sant zu trinquâ à sa santé.

* * *

Oï ! vive sti novi bounan et ti cliiâo que liè-sant lo *Conteur*. On lâo sohite dzoûto, bouneheu et santé. A ti, on galé bounan !

Marc à Louis.

TRIADES MORALES

Il faut éviter de
beaucoup parler et peu savoir,
beaucoup dépenser et peu avoir,
beaucoup présumer et peu valoir.

Ce qui nous perd :
l'orgueil,
l'avarice,
le plaisir.

Si vous êtes puissant :
soyez doux,
méritez d'être aimé,
redoutez d'être craint.

Ce qu'il faudrait à chacun :
le savoir,
le savoir-vivre,
le savoir-faire.

Le monde est conduit :
par la loi,
par la religion,
par la bienfaisance.

L'honnêteté consiste :
à faire ce à quoi on s'est engagé,
à ne rien faire contre la vérité,
à se mesurer dans ses actions.

Ce qui est nuisible :
les pas perdus,
les paroles oiseuses,
les pensées inutiles.